

Marie Laberge

ANNABELLE

roman

CHAPITRE I

Le camion reculait. Il faisait un son de réveille-matin électronique, en moins urgent. Le conducteur en était à sa quatrième tentative pour loger la boîte exactement en face du perron. Il portait une casquette rouge.

Assise devant la bay-window, le dos confortablement calé contre le dossier de la causeuse, à l'abri de tous les regards, Annabelle observait le camion et les efforts de son conducteur. Pour la millième fois, les roues de derrière grimpaient la bordure du trottoir et la boîte du camion accrochait presque la clôture qui séparait le minuscule carré de verdure du perron. De son point de vue, Annabelle aurait soutenu qu'il n'y avait aucun gain visible par rapport à la dernière tentative. Malgré les fenêtres closes du salon, elle entendit la porte claquer quand l'homme à la casquette rouge sortit constater l'état des choses.

Le souffle coupé, Annabelle s'était redressée ; du coup, elle avait cessé d'entendre sa mère jacasser au téléphone, comme si la beauté du gars réussissait à mettre en veilleuse le monde entier.

Elle avait à peine aperçu son visage qu'il s'était détourné pour vérifier la distance qui séparait la boîte des marches. De dos, ses épaules et ses hanches suffisaient amplement à occuper l'attention d'Annabelle. La qualité de ses mouvements, sa façon d'ondoyer au lieu de marcher, cette souplesse féline la stupéfiaient. La figure collée à la

vitre qui réagissait sottement en s'embuant, elle fixait ces hanches, ces jambes longues qui disparaissaient derrière le camion. Puis, très vite, il avait réapparu et s'était précipité dans la cabine pour couper le moteur.

Elle allait enfin pouvoir l'examiner à son goût quand trois personnes, surgies de nulle part, s'étaient placées devant lui pour s'agiter, discuter et finalement l'accompagner derrière le camion.

En changeant de fenêtre, elle pouvait voir que la porte de la maison d'en face était maintenant grande ouverte et que tout ce monde s'activait à vider le contenu du camion. La casquette rouge passait et repassait, masquée par les objets.

Bon ! sa mère chuchotait ! Ce qui signifiait qu'elle parlait d'elle à présent. Annabelle saisit son manteau et sortit en vitesse.

Elle se força à prendre un air désinvolte pour traverser la rue et marcher d'un bon pas, comme si quelque chose d'urgent l'appelait. La distance était courte, elle avait fort peu de temps pour voir tout ce qu'elle désirait. Malheureusement, à cet instant, deux filles sortaient une commode, et le gars qui surgissait pour commenter plus que pour aider était un brun sans intérêt. Obligée de s'éloigner à un rythme constant pour conserver son alibi de fille occupée, Annabelle ne pouvait même pas se vanter de l'avoir aperçu. Une voix grave la fit ralentir. Bon, il riait maintenant ! En fait, tout le monde riait. Incapable de résister, elle se retourna : les filles avaient posé la commode par terre et, appuyées dessus, elles se tordaient de rire. Lui, il tentait de finir sa phrase en s'acharnant par-dessus une des filles, l'incluant dans la charge à transporter, soulevant et la fille et la commode. Elle entendit un : « Julien ! » aussi épeuré qu'excité, suivi d'une réponse brève et rieuse de sa part.

ANNABELLE

Annabelle reprit sa route pour faire semblant d'aller quelque part, même si personne ne la regardait. La voix troublante la bouleversait. Une voix tellement basse qu'on aurait dit qu'elle s'adressait au bas du dos, au bas des choses, une voix d'acteur pour les scènes osées. Jamais Annabelle n'aurait pu croire qu'on puisse être aussi suggestif juste avec la vibration de la voix.

Elle s'éloignait sans se retourner, certaine d'être rouge vif : elle avait entendu dire que les hommes à la voix grave étaient très performants et très actifs sexuellement. Elle ne pourrait jamais lui adresser la parole sans y penser.